

**EMMANUEL LEMIEUX**

---

Ils avaient vingt ans  
le 10 mai 1981.

Pour le meilleur et pour le pire.

# **GÉNÉRATION TONTON**

---

---



Excerpt of the full publication



Emmanuel Lemieux

# Génération Tonton

Don Quichotte éditions

[www.donquichotte-editions.com](http://www.donquichotte-editions.com)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2011.

ISBN : 978-2-35949-027-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Anne,  
pour tout,  
totalement.



*Pour découvrir la vraie face des choses, nous  
devons ajuster notre point de vue sentimental.*  
Ortega y Gasset





## Les acteurs

*Leur situation au 1<sup>er</sup> janvier 2011.*

Solveig Anspach, cinéaste.

Michka Assayas, rock-critique et écrivain.

David Assouline, sénateur, conseiller municipal du vingtième arrondissement de Paris et directeur de la communication du Parti socialiste.

Serge Ayoub, dit Batskin, responsable de Troisième Voie, leader skinhead.

Alain Bauer, criminologue épicurien.

Pierre Bellanger, PDG de Skyrock Group.

Jean-Michel Blanquer, directeur général de l'enseignement scolaire au ministère de l'Éducation nationale.

Vincent Borel, écrivain et journaliste.

Caroline Bourguin, conseillère au ministère de l'Outre-Mer.

Malek Boutih, membre du bureau national du Parti socialiste, directeur des relations publiques de Skyrock.

Stéphane Breton, anthropologue et cinéaste.

Marianne Cabaret-Rossi, professeur d'histoire, cofondatrice de RESF (Réseau éducation sans frontières).

Thierry Coudert, élu UMP de la ville de Paris et directeur général de l'EPRUS (Établissement de préparation et de réponse aux urgences sanitaires).

Olivier Delorme, écrivain et historien spécialiste de la Grèce.

Stéphane Dudoignon, orientaliste à l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales).

Bastien François, politologue et élu Europe-Écologie du Conseil régional d'Île-de-France.

Jean-Pierre Gratien, rédacteur en chef à La Chaîne parlementaire (LCP-AN).

Serge Guérin, sociologue, élu Europe-Écologie Île-de-France et président du MOTIF (Observatoire du livre et de l'écrit en Île-de-France).

Christophe Guilluy, géographe spécialiste des fractures sociales.

Florence Hartmann, spécialiste des mondes balkaniques.

Luc Le Vaillant, journaliste à *Libération*.

Gilles Leroy, écrivain, prix Goncourt 2007.

Philippe Lobjois, reporter de guerre, écrivain et consultant sur les pays à risques.

Pascal Lorot, lobbyiste et président de l'institut Choiseul.

Bertrand Matot, documentaliste de lycée.

Marion Mazauric, éditrice, fondatrice des éditions Au Diable Vauvert, et *alguazil*.

Arnaud Montebourg, député à l'Assemblée nationale, président du conseil général de Saône-et-Loire et candidat aux primaires du PS pour la présidentielle de 2012.

Éric Naulleau, éditeur, critique littéraire et animateur à la télévision.

## GÉNÉRATION TONTON

Denis Olivennes, directeur général d'Europe 1, *Le Journal du dimanche* et *Paris-Match*.

Michel Onfray, philosophe et président de l'Université populaire de Caen.

Christophe Otzenberger, documentariste.

Bruno Patino, directeur général de France 5 et théoricien d'Internet.

Christian Paul, député PS et responsable du laboratoire des idées du PS.

Vincent Peillon, eurodéputé PS et philosophe.

Patrick Pelloux, urgentiste, syndicaliste et chroniqueur à *Charlie Hebdo*.

Didier Porte, humoriste.

Christophe Prochasson, historien à l'EHESS.

Sylvie Réno, artiste plasticienne.

Maya Serrula, directrice de casting pour le cinéma et la télévision.

Séra, enseignant, dessinateur de bandes dessinées, peintre et veilleur de nuit.

Aïcha Sif, comédienne et élue Europe-Écologie au conseil régional des Bouches-du-Rhône.

Myriam Szabo, ancien mannequin culte et danseuse de musiques sacrées.

Philippe Turc, plasticien.

Pierre de Vallombreuse, ethno-photographe.



## Génération Calimero

QUEL ESCROC GÉNIAL, quel mythographe de talent pourra renverser la vapeur en ce qui concerne cette génération ? C'est une génération qui a été enterrée vivante dès sa sortie de l'adolescence. Elle n'a pas eu droit à un récit commun. Elle n'a pas su fabriquer un mythe générationnel et extraverti, comme ses aînés. Elle a subi. Née entre 1958 et 1965, elle fut même qualifiée de « bof génération » par *Le Nouvel Observateur*<sup>1</sup>. Les services de Jean Daniel n'y allèrent pas de main morte, avec un marqueur au fer rouge qui, depuis, est entré dans le langage courant. Bof génération... Des jeunes gens sans passion, sans passé, sans avenir. *No future*. Plus de trente ans après, ce sparadrap leur colle toujours aux doigts.

Plutôt que la bof génération, il semblerait que les statistiques laissent ressortir une classe d'âge Calimero. Du nom de ce poussin noir né dans une couvée jaune, coiffé d'une moitié de coquille d'œuf et à qui, malgré sa bonne volonté de Sisyphe, il arrive toujours des briques. Créé en 1961 par les frères Pagot, pour une publicité de lessive italienne, *Calimero* fut diffusé à la télévision française jusqu'à la fin des années soixantedix<sup>2</sup>. Des vagues de gamins passèrent ainsi leur mercredi

1. *Le Nouvel Observateur*, numéro 727, 16 octobre 1978.

2. Mais pas aux États-Unis, à cause, justement, de sa couleur *black*.

après-midi avec la petite voix du poussin zézayant (et solitaire) qui toujours concluait ses mésaventures par un « c'est vraiment trop injuste ! ».

Ils avaient vingt ans en mai 1981, lorsque la gauche accéda au pouvoir, ces Calimero. Pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur : l'extension (attendue) des libertés individuelles et collectives, la fin (inattendue) de la guerre froide, l'émergence (lente, très lente) de l'idée européenne. Le pire : le recul des projets collectifs, le chômage de masse, la lutte des places, les années sida, le cynisme des années fric, la mondialisation de l'argent fou, la dictature du *fun*<sup>1</sup>. La jeunesse des années quatre-vingt-quatre-vingt-dix a dû se débrouiller dans un contexte de fin d'époque, celle qui avait été imaginée par le Conseil national de la Résistance (CNR), en ce qui concerne l'organisation sociale et ses solidarités intergénérationnelles. D'entrée de jeu, la génération Calimero sera variable d'ajustement de tous les dysfonctionnements.

### *Un roman sans joie*

Filles et fils de soixante-huitards, leurs années de formation se sont déroulées dans la queue de comète des années soixante-dix, une décennie ambiguë, à l'ombre des excès, des éblouissements puis du passage au tamis ou des renoncements de Mai 68 vécus par leurs parents. Après une longue séquence politique monocolore, les socialistes ont conquis le pouvoir et signé une alternance d'importance dans le système de la V<sup>e</sup> République. Mais le fameux vote du « peuple de gauche » s'est évanoui aussitôt exprimé, car les peuples de gauche des années cinquante-soixante-dix, ouvriers et employés, n'étaient déjà plus.

1. *Le Monstre doux*, de Raffaele Simone, Paris, Gallimard, 2010.

La France changeait de modèle économique, basculant de l'industrie et de ses acteurs magnifiés des Trente Glorieuses aux industries de services. Le chômage serait massif et structurel.

Que reste-t-il des années quatre-vingt ? Leurs détracteurs les voient tel un roman balzacien et sans joie, rutilant du cynisme des ex-gauchistes et de l'argent ostentatoire. Bref, le temps du libéralisme libertaire, auquel se sont parfaitement accommodés, et pour cause, les omniprésents baby-boomers et leur babil omniscient. On perçoit surtout cette séquence comme si les anciens soixante-huitards avaient réglé le thermostat, alors que la situation n'avait plus rien à voir avec la mythologie. Aucun jeune des années quatre-vingt ne pouvait se retrouver dans « la commune socio-juvénile » dépeinte par le sociologue Edgar Morin. La croissance annuelle n'avait rien à voir avec celle du milieu des années soixante, et ses 5 %. Les inégalités persistantes, et les disparités salariales qui semblaient pouvoir être contenues, avaient depuis explosé. L'hédonisme chantant aux utopies bariolées faisait place à un sourd désarroi réclamant davantage d'emplois, de logements, bref, de moyens minimums.

Cette période fut encore orchestrée d'autorité par la télévision, devenue cœur des débats de la démocratie. Une période qui a vu aussi l'avènement des utopies marketées, celles du *charity-business* et de « Touche pas à mon pote », et le reflux impressionnant de la politique. Une époque où la bien-pensance politiquement correcte a remplacé des idéologies usées comme pierre ponce. Une époque qui a sécrété une certaine phobie des idées, même si les sciences humaines et sociales n'ont jamais autant circulé en abondance dans le monde. Toutefois, aucune n'est parvenue à

pollenniser réellement une pensée politique. Penser devint d'ailleurs rabat-joie, militer insincère.

*Les oncles à la place du père*

Bof génération, vraiment ? Le 10 mai 1981 constitue le seul dénominateur commun, ténu, instable, de cette cohorte d'âge qui, à l'occasion de son premier vote pour une présidentielle, a plébiscité le candidat François Mitterrand, au point que les politologues ont qualifié le vote de 1981 de « vote jeune ». À l'élection de 1988, pour un deuxième septennat, l'état-major de campagne de Mitterrand fabriquera le « Tonton » d'une supposée « génération Mitterrand ». Un oncle, et non un père de la nation. Même steak haché conceptuel, ce sobriquet colle bien aux générations nées dans les années soixante, qui ont massivement vécu la non-transmission des pères. Plus de pères, mais des oncles bienveillants, stimulateurs, que l'on se choisit. Des relations avunculaires en ces temps de recomposition d'identité.

Car un jeune Hibernatus, cryogénéisé à la veille du 10 mai 1981 et ranimé aux alentours de 2011, ne reconnaîtrait pas tout à fait sa planète ni ses amis – à l'exception du *revival* étonnant du punk rock, de Clash et d'AC/DC parmi les adolescents des années 2010. Il n'aurait plus à rembobiner, à l'aide de son crayon à papier, les bandes magnétiques si fragiles de ses cassettes pour walkman, piratant des chansons diffusées sur une poignée de radios périphériques. Il aurait remisé son Rubik's Cube. N'ayant pas vécu le big bang de l'audiovisuel dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, il se livrerait, fasciné, à l'Internet et à la ludosphère en expansion des jeux virtuels. Le discours jeuniste, imaginé par de vieilles personnes de la publicité, lui apparaîtrait plus prégnant que



jamais. Il serait entouré d'hyperindividus munis de prothèses électroniques, formant une société postmoderne désindustrialisée.

Une jeune Hibernatus, elle, s'apercevrait assez rapidement que rien n'a vraiment changé pour les femmes en ce qui concerne l'égalité des salaires et des mobilités sociales. Elle constaterait aussi que les femmes sont aujourd'hui plus nombreuses que les hommes à faire des études supérieures ; que ces mêmes femmes émancipées assurent toujours 80 % des tâches domestiques et éducatives ; et que les autres sont le plus souvent au travail à temps partiel ou au chômage massif. Elle se cognerait encore à un épais plafond de verre.

Un couple d'Hibernatus hétéro ou homo – l'homosexualité a été décriminalisée et dépathologisée en 1981 ; le pacs semble avoir mille ans mais date de 1999 – découvrirait le vertige technologique et juridique de nouvelles parentalités. Les années quatre-vingt ont consacré l'enfant-roi mais aussi travaillé en profondeur les mentalités vers toujours plus d'individualisme, cet état ambivalent de l'autonomie et de l'hypercélérité.

Nos Hibernatus seraient assurément déconcertés par le nouveau paysage des idées, et par ce terme, « mondialisation » – lancé en 1990 par Robert Reich, l'ancien ministre de l'Économie de Bill Clinton – clignotant au frontispice du « nouveau Nouveau Monde » (Georges Balandier). La mondialisation économique et financière aurait définitivement décongelé la guerre froide. À défaut d'URSS, Hibernatus 81 aurait droit au BRIC (Brésil, Russie, Inde, Chine), puissances émergentes ou refondées. Il flipperait devant le cauchemar climatique qui s'annonce, s'apercevant que les écologistes des années soixante-dix avaient

mille fois raison. L'État protecteur, lui, ferait grise mine.

La politique et son western seraient à des années-lumière de ce qu'il a connu, et il s'abstiendrait sans doute, non pas en tant que pêcheur à la ligne, mais en consommateur de politique. La pratique de la religion ne serait plus reconnue que par 54 % des Français, et s'avérerait au fond un « bricolage religieux ». Mais il aurait bien du mal à dénicher un underground joyeusement partagé. Intéressé par les thèses altermondialistes, vaste lessiveuse de recyclage des formes idéologiques, il participerait à d'impressionnantes communions où tout le monde se retrouve, mais où personne ne tranche.

Tous se mettraient sérieusement aux antidépresseurs, en découvrant les études d'économistes, tels que Louis Chauvel, Éric Maurin ou Camille Peugny, leur expliquant combien leur cohorte d'âge est celle du déclassement et de l'incertitude. En effet, nos deux Hibernatus seraient systématiquement abonnés à Pôle emploi, parce que beaucoup moins qualifiés que leurs congénères des années quatre-vingt. Lesquels congénères, lorsqu'ils sont diplômés, débutent le plus souvent dans des emplois moins qualifiés que ce que leur faisaient miroiter de longues études. Nos Hibernatus seraient frappés comme les autres par la peur du déclassement, qui concerne désormais tout le monde, et imprègne d'anxiété la société. Les parents du désigné « âge d'or » ne sont pas tous épargnés. Dans cette génération qui avait vingt ans en 1968, nombreux sont ceux qui ont subi frontalement les crises des années soixante-dix et quatre-vingt et se sont vus condamnés à la préretraite. Mais, pour les générations nées

à partir des années soixante, les handicaps s'accroissent.

### *La bataille des valeurs*

Certes, dans les années quatre-vingt, la société méritocratique conservait encore quelque atout, mais elle ne progressait plus. Trente années plus tard, l'observation reste valable. « La part des individus qui parviennent à s'élever au-dessus de la condition de leurs parents demeure toujours supérieure à celle des déclassés, mais l'écart entre les deux flux diminue considérablement : en 2003, parmi les trente-cinq-trente-neuf ans, les ascendants ne sont plus que 1,4 fois plus nombreux que les descendants », estime Camille Peugny. Et de souligner le paradoxe de ces générations, dotées d'un niveau d'éducation sans précédent dans toute l'histoire de l'éducation publique<sup>1</sup>.

Dans cette atmosphère où l'ultralibéralisme annihile, tel un fondamentalisme féroce, tout autre courant d'idée, « les années quatre-vingt ont consacré les valeurs plutôt que les idéologies », explique le politologue Vincent Tiberj<sup>2</sup>. Ces classes d'âge sont désormais plus sensibles à des thèmes, toujours de conception extra-large, comme l'antiracisme, l'humanitaire, le partage, la justice, qu'aux constructions politiques et aux analyses économiques. Les générations suivantes sont davantage de gauche dans les statistiques post-1981, mais elles relèvent de cette gauche-là.

Les trentenaires ayant vécu leur enfance sous cette décennie ont droit, quant à eux, à l'appellation

1. « Éducation et mobilité sociale : la situation paradoxale des générations nées dans les années 1960 », par Camille Peugny, in *Économie et Statistique*, n° 410, Paris, 2007.

2. Entretien avec l'auteur.

« génération Casimir » ou « génération Albator ». Un gloubi-boulga<sup>1</sup> régressif et douillet, comme des êtres sous vide de l'histoire. Les adolescents de 2011 incarnent la « lol génération ». En trente ans, le monde et la jeunesse ont considérablement changé, et, surtout, une révolution technologique a modifié en profondeur les comportements : « La bof génération n'attendait rien du monde tel qu'il est. La lol génération attend tout de ces interactions sans fin entre le Web et la vie telle qu'elle est, manifestant une foi profonde dans le mariage de l'imagination et de la technique – un point sur lequel elle dispose d'un avantage compétitif sans commune mesure avec toutes les autres générations », analyse la sociologue Monique Dagnaud<sup>2</sup>.

### *Des individualistes contraints et forcés*

« Nous sommes une non-génération », martèle l'un des rejetons de cette classe d'âge, le rock-critique Michka Assayas... dans une étude marketing de 2010 qui s'intéresse de près au potentiel d'avenir des quarante-cinq-cinq ans. Pourtant, la passion joyeuse qui a étreint Mai 68, avant sa fermeture à la fin des années soixante-dix, est-elle si morte que cela ? Ou bien s'est-elle enfouie en attendant un nouveau dégel ? Au-delà de la sphère privée et de la posture systématique de dénonciation sans objet, dans laquelle se complaît désormais tout individu contemporain (par ailleurs très intégré), les questions cruciales

1. Casimir est le héros de l'émission télévisée « L'île aux enfants ». Le gloubi-boulga est le nom de la nourriture du monstre sympathique, une bouillie malaxant tout ce dont il a été privé ou qu'il n'a pu manger dans son enfance. À noter qu'il est le seul à pouvoir avaler ce plat de compensation.

2. « De la BOF génération à la LOL génération », par Monique Dagnaud, in [slate.fr](http://slate.fr), [story/27079/bof-generation-lol-generation](http://story/27079/bof-generation-lol-generation)



